Le « je ne sais quoi »
Descartes, penseur du je ne sais quoi.
Étude de texte

I. Paradoxe : le je ne sais quoi fondé par son contraire

Le « je ne sais quoi », forme verbale substantivée, résonne des accents de la docte ignorance : elle semble indiquer clairement l'impossibilité de la clarté et distinction l'impossibilité de la distinction. Le je ne sais quoi n'est pas, en effet, une impossibilité temporaire ou conjoncturelle ; il est un « quelque chose » qui, par soi, échappe au savoir par principe. Cette expression ne vise pas le fait, le *de facto*, elle désigne le droit, le *de jure* : essentiellement, cette réalité ne peut se nommer que négativement ; essentiellement, elle est de l'ordre du clair-obscur et du confus. Comme telle, cette notion semble radicalement contraire à la recherche de la vérité : la première condition de l'énoncé vrai pour le sujet connaissant est d'être reconnaissable. La reconnaissance de la vérité passe par l'explicitation de l'exclusion des énoncés contraires. Ainsi l'expression « je ne sais quoi » est-elle directement dirigée contre une telle prétention.

Pascal dans les *Pensées* sur l'esprit et sur le style distingue l'esprit de finesse de l'esprit de géométrie. A la différence de l'esprit de géométrie, habile à raisonner sur des principes purs, détachés de l'expérience ordinaire, l'esprit de finesse a l'intuition de ce qui ne se laisse objectiver. « Dans l'esprit de finesse les principes sont dans l'usage commun, et devant les yeux de tout le monde. On n'a que faire de tourner la teste ni de se faire violence. Il n'est question que d'avoir bonne vue : mais il faut l'avoir bonne ; car les principes en sont si déliés et en si grand nombre, qu'il est presque impossible qu'il n'en échappe. Or l'omission d'un principe mène à l'erreur : ainsi il faut avoir la vue bien nette, pour voir tous les principes ; et ensuite l'esprit juste, pour ne pas raisonner faussement sur des principes connus. […]ce qui fait que des géomètres ne sont pas fins, c'est qu'ils ne voient pas ce qui est devant eux, et qu'étant accoutumés aux principes nets et grossiers de Géométrie, et à ne raisonner qu'après avoir bien vu et manié leurs principes, ils se perdent

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Culture Générale
Le « je ne sais quoi »

dans les choses de finesse, où les principes ne se laissent pas ainsi manier. On les voit à peine : on les sent plutôt qu'on ne les voit : on a des peines infinies à les faire sentir à ceux qui ne les sentent pas d'eux-mêmes : ce sont choses tellement délicates et si nombreuses, qu'il faut un sens bien délicat et bien net pour les sentir, et sans pouvoir le plus souvent les démontrer par ordre comme en Géométrie, parce qu'on n'en possède pas ainsi les principes, et que ce serait une chose infinie de l'entreprendre. Il faut tout d'un coup voir la chose d'un seul regard, et non par progrès de raisonnement, au moins jusqu'à un certain degré. et ainsi il est rare que les géomètres soient fins, et que les fins soient géomètres ; à cause que les géomètres veulent traiter géométriquement les choses fines, et se rendent ridicules, voulant commencer par les définitions, et ensuite par les principes, ce qui n'est pas la manière d'agir en cette sorte de raisonnement. » L'esprit de finesse est donc une aptitude à connaître le je ne sais quoi impliqué dans la réalité concrète. Deux précisions s'imposent ici : le concret est plus complexe que l'abstrait parce qu'il n'est pas élaboré par la distinction, en lui les contraires sont entremêlés ; il n'est accessible que par une vue d'ensemble qui n'est pas une synthèse a posteriori mais une appréhension globale de l'inanalysable. Par ailleurs, l'esprit de finesse est extérieur au *savoir*, qui suppose abstraction, démonstration et nécessité apodictique, mais il n'est pas extérieur à la *connaissance* qui repose d'abord sur le fait de prendre acte de ce qui est donné et sur la capacité à entrevoir des distinctions ; alors que le savoir est nécessairement systématique, la connaissance admet des degrés. Ainsi le je ne sais quoi est extérieur au savoir mais non pas à une forme de connaissance minimale : pour dire qu'il y a un je ne sais quoi, il faut au moins avoir identifié la présence d'un quelque chose qui opère un effet ineffable.

La distinction pascalienne entre esprit de finesse et esprit de géométrie met au jour l'indépendance de deux modes de rapport au monde : l'un qui échappe à l'analyse, l'autre qui est constitué par l'analyse ; ces deux modes peuvent aussi se nommer, le cœur et la raison.

Une telle distinction restreint le champ de la raison ; la raison ne peut prétendre avoir une validité universelle puisqu'elle se heurte une part de la réalité qui lui échappe essentiellement. Elle coexiste avec d'autres facultés. Elle doit ainsi se résoudre à reconnaître ses propres limites.

Il est ainsi possible de voir dans cette analyse une contestation de la visée rationaliste systématique. Pascal, attentif à tout ce qui peut humilier la raison et confirmer la misère de l'homme, s'opposerait ainsi à l'orgueil de Descartes. Cette

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

représentation, qui peut trouver confirmation dans tel ou tel texte pris isolément ou lu rapidement, est, en réalité ; erronée.

Certes le projet de Descartes exclut la confusion et l'obscurité au profit de la distinction et de la clarté ; mais cette exclusion s'accompagne de la délimitation d'un champ au sein duquel confusion et obscurité sont non seulement possibles mais nécessaires. Ainsi, Descartes est-il aussi le penseur du clair-obscur : l'identification de ce qui se prête à la clarté et à la distinction fait apparaître, en contre-point, un domaine du je ne sais quoi.

II. Clarté et obscurité ; distinction et confusion

II.1. Clarté et distinction

Dans la première *Règle pour la direction de l'esprit* Descartes expose le but des études : « diriger l'esprit pour qu'il porte des jugements solides et vrais sur tout ce qui se présente à lui ». Cette exigence repose sur l'unicité de l'esprit : nous n'avons qu'un seul esprit qui connaît toujours à partir de ses propres réquisits logiques ; la méthode ne peut donc qu'être une et très simple : elle ne dépend pas des objets à étudier puisqu'elle découle de la conscience que le sujet connaissance prend de sa propre raison. A la différence des arts et métiers qui transforment le corps de l'artisan, de sorte qu'il ne peut, étant modifié par l'exercice, s'appliquer à un autre art, l'esprit n'est jamais spécialisé par son exercice. « Etant donné que toutes les sciences ne sont rien d'autre que la sagesse humaine, qui demeure toujours une et toujours la même, si différents que soient les objets auxquels elle s'applique, et qui ne reçoit pas plus de changement de ces objets que la lumière du soleil de la variété des choses qu'elle éclaire, il n'est pas besoin d'imposer de bornes à l'esprit : la connaissance d'une vérité ne nous empêche pas en effet d'en découvrir une autre, comme l'exercice d'un art nous empêche d'en apprendre un autre, mais bien plutôt elle nous y aide. »

Dans cette mesure, le connaissable s'identifie pour nous avec le clair et le distinct. Cette clarté et cette distinction ne nous sont pas données immédiatement ; elles sont produites par la lumière que l'esprit lui-même jette sur les choses. Rien de caché ne saurait le demeurer si l'esprit se porte vers l'objet pour le faire passer de l'obscurité à la lumière. Il n'y a rien qui, de soi, échappe à la possibilité de la connaissance. Ainsi, lorsqu'après avoir découvert l'évidence première « je suis » au sein même du doute méthodique, Descartes cherche ce qui peut être clair et distinct dans les réalités matérielles, parvient-il à passer de l'obscur au clair : de

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Culture Générale

Le « je ne sais quoi »

prime abord, le corps se donne à connaître par ses qualités sensibles, odeur, saveur, son qu'il rend lorsque je le frappe. Mais ces qualités ne résistent pas à l'analyse : elles se révèlent mouvantes, impuissantes à rendre raison de l'identité du corps qui se maintient en dépit du changement de ses qualités. La clarté et la distinction ne sont pas dans les qualités sensibles mais dans la longueur, la largeur, la profondeur et la quantité de mouvement. L'analyse critique de la matière par l'esprit rigoureux a ainsi jeté la lumière sur la fausse clarté de l'expérience immédiate. Le morceau de cire (*Deuxième méditation*) n'est donc pas l'odeur ni le son par lesquels je le connaissais d'abord. Il est ainsi possible d'imaginer la fabrication du monde par Dieu : puisque nous avons identifié le fond commun de toute réalité matérielle, rien ne s'oppose à imaginer de tirer la variété des êtres de ce fond commun clairement intelligible. Ainsi dans le *traité du monde*, Descartes risque-t-il la fiction de la « fable du monde » : « Or puisque nous prenons la liberté de feindre cette matière à notre fantaisie, attribuons-lui, s'il vous plaît, une nature en laquelle il n'y ait rien du tout que chacun ne puisse connaître aussi parfaitement que possible. Et pour cette effet, supposons expressément qu'elle n'a point la forme de la Terre, ni du Feu, ni de l'Air, ni aucune plus particulière comme du bois, d'une pierre ou d'un métal, non plus que les qualités d'être chaude et froide, sèche ou humide, légère ou pesante, ou d'avoir quelque goût ou odeur ou son ou couleur ou lumière ou autre semblable, en la nature de laquelle on puisse dire qu'il y ait quelque chose qui ne soit pas évidemment connu de tout le monde. [...] Mais concevons-là comme un vrai corps parfaitement solide qui remplit également toutes longueurs, largeurs et profondeurs de ce grand espace au milieu duquel nous avons arrêté notre pensée.[...] Ajoutons à cela que cette matière peut être divisée en toutes les parties et selon toutes les figures que nous pouvons imaginer; et que chacune de ses parties est capable de recevoir en soi tous les mouvements que nous pouvons aussi concevoir. Et supposons de plus que Dieu la divise véritablement en plusieurs telles parties, les unes plus grosses, les autres plus petites, les unes d'une figure, les unes d'une autre, telles qu'il nous plaira de les feindre. Non pas qu'il les sépare pour cela l'une de l'autre, en sorte qu'il y ait quelque vide entre deux: mais pensons que toute la distinction qu'il y met consiste dans la diversité des mouvements qu'il leur donne, faisant que, des le premier instant qu'elles sont crées, les unes commencent à se mouvoir d'un côté, les autres d'un autre; les unes plus vite, les autres plus lentement (ou même, si vous voulez, point du tout) et qu'elles continuent par après leur mouvement suivant les lois ordinaires de la nature. »

La nature apparaît ainsi transparente pour l'entendement. Elle n'a rien à voir ni avec les qualités sensibles ni avec les jugements de valeur.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Le rapport à soi et le rapport aux objets relèvent de la même exigence d'évidence rationnelle : je sais que je suis parce que l'énoncé « je suis » résiste au doute, il porte avec lui sa propre confirmation (aussi longtemps que je le pense je le confirme) ; je sais que la nature ou la matière est l'étendue parce que l'idée d'étendue est tellement claire qu'il est impossible d'en douter. Toutefois, ces connaissances ont été obtenues au prix de réductions et de mises en suspens radicales : pour accéder à l'évidence du cogito, il a fallu douter de tout y compris des corps en général et du corps propre en particulier ; pour parvenir à la clarté et à la distinction dans la connaissance des réalités matérielles, il a fallu faire le deuil des qualités secondes. Or ce que la précaution de méthode a écarté continue à exister. Il faut donc prendre acte de ce qui n'est pas la pensée pure et de ce qui est rebelle à ses exigences.

II.2. Le retour du confus

> « Et certes, considérant les idées de toutes ces qualités qui se présentaient à ma pensée, et lesquelles seules je sentais proprement et immédiatement, ce n'était pas sans raison que je croyais sentir des choses entièrement différentes de ma pensée, à savoir des corps d'où procédaient ces idées. Car j'expérimentais qu'elles se présentaient à elle, sans que mon consentement y fût requis en sorte que je ne pouvais sentir aucun objet, quelque volonté que j'en eusse, s'il ne se trouvait présent à l'organe d'un de mes sens; et il n'était nullement en mon pouvoir de ne le pas sentir, lorsqu'il s'y trouvait présent. Et parce que les idées que je recevais par les sens étaient beaucoup plus vives, plus expresses, et même à leur façon plus distinctes, qu'aucune de celles que je pouvais feindre de moi-même en méditant, ou bien que je trouvais imprimées en ma mémoire, il semblait qu'elles ne pouvaient procéder de mon esprit; de façon qu'il était nécessaire qu'elles fussent causées en moi par quelques autres choses. Desquelles choses n'ayant aucune connaissance, sinon celle que me donnaient ces mêmes idées, il ne me pouvait venir autre chose en l'esprit, sinon que ces choses-là étaient semblables aux idées qu'elles causaient.
> Et parce que je me ressouvenais aussi que je m'étais plutôt servi des sens que de la raison, et que je reconnaissais que les idées que je formais de moi-même n'étaient pas si expresses, que celles que je recevais par les sens, et même qu'elles étaient le plus souvent composées des parties de celles-ci, je me persuadais

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

> aisément que je n'avais aucune idée dans mon esprit, qui n'eût passé auparavant par mes sens.
> Ce n'était pas aussi sans quelque raison que je croyais que ce corps (lequel par un certain droit particulier j'appelais mien) m'appartenait plus proprement et plus étroitement que pas un autre. Car en effet je n'en pouvais jamais être séparé comme des autres corps, je ressentais en lui et pour lui tous mes appétits et toutes mes affections; et enfin j'étais touché des sentiments de plaisir et de douleur en ses parties, et non pas en celles des autres corps qui en sont séparés. »
>
> (*sixième méditation*)

Le pâtir me met en situation de recevoir ce dont je ne suis pas l'auteur. Les impressions que font sur moi les réalités environnantes m'avertissent qu'il y a une altérité irréductible à la clarté des objets de pensée. Je suis aussi enclin à croire que j'ai un corps ou, plus exactement, que je suis corporel parce ce que ce corps n'est pas un ob-jet devant moi, mais, mystérieusement, je le suis !

J'ai donc à faire à des pensées qui ne sont pas des représentations : les passions de l'âme sont des pensées en ceci qu'elles sont des faits de conscience, mais elles ne sont pas distinctes ni du sujet qui les porte ni d'un objet qu'elles viseraient. Il s'agit là du cas singulier d'une aperception indistincte.

L'expérience du corps propre est discordante relativement à l'expérience de la pensée pure. Ce qui est clair pour la pensée pure, à savoir la distinction entre la pensée et l'étendue, devient obscur pour la vie qui s'éprouve vivante et, inversement, ce qui est clair du point de vue de la vie, l'union de l'âme et du corps, est obscur pour la pensée abstraite. « Premièrement, donc, je remarque une grande différence entre ces trois sortes de notions, en ce que l'âme ne se conçoit que par l'entendement pur ; le corps, c'est-à-dire l'extension, les figures et les mouvements se peuvent aussi connaître par l'entendement seul mais beaucoup mieux par l'entendement aidé de l'imagination; et enfin, les choses qui appartiennent à l'union de l'âme et du corps, ne se connaissent qu'obscurément par l'entendement seul, ni même par l'entendement aidé de l'imagination; mais elles se connaissent très clairement par les sens. D'où vient que ceux qui ne philosophent jamais et qui ne se servent que de leurs sens, ne doutent point que l'âme ne meuve le corps et que le corps n'agisse sur l'âme; mais ils considèrent l'un et l'autre comme une seule chose, c'est-à-dire, ils conçoivent leur union; car concevoir l'union qui est entre deux choses, c'est les concevoir comme une seule. Et les pensées métaphysiques, qui exercent l'entendements pur, servent à nous

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

rendre la notion de l'âme familière; et l'étude des mathématiques, qui exerce principalement l'imagination en la considération des figures et des mouvements, nous accoutume à former des notions du corps bien distinctes; et enfin, c'est en usant seulement de la vie et des conversations ordinaires, et en s'abstenant de méditer et d'étudier aux choses qui exercent l'imagination, qu'on apprend à concevoir l'union l'âme et du corps. » (*lettre à Elisabeth* 28 juin 1643)

Il faut donc reconnaître une autonomie de deux ordres de connaissance : ce que la vie donne à connaître n'est pas cohérent avec les enseignements de la pensée conceptuelle. Cette contradiction doit être reconnue et assumée, même s'il n'y a pas de moyen de la résoudre. Ici l'esprit de système est mis à mal : la possibilité d'une articulation synthétique est peut-être une illusion, ou, si elle existe, elle ne doit pas jamais faire oublier le fait d'une autonomie des vérités connues par l'existence relativement aux vérités connues par la spéculation.

Une compréhension de l'articulation de ces deux ordres ou, au moins, de la possibilité logique de leur coexistence, est donnée par un retour sur le sensible et la sensibilité.

III. Les enseignements des sens et le je ne sais quoi

On peut tenir pour acquis que les sens ne nous enseignent pas ce que sont les choses en elles-mêmes : le soleil n'est pas gros comme une chandelle. Toutefois, cela n'invalide pas totalement la possibilité d'un enseignement des sens : ce que j'éprouve à l'occasion des choses autour de moi ne m'enseigne pas ce que sont les choses en elles-mêmes mais ce qu'elles sont relativement à moi, utiles ou nuisibles.

> « Il n'y a rien que cette nature m'enseigne plus expressément, ni plus sensiblement, sinon que j'ai un corps qui est mal disposé quand je sens de la douleur, qui a besoin de manger ou de boire, quand j'ai les sentiments de la faim ou de la soif, etc. Et partant je ne dois aucunement douter qu'il n'y ait en cela quelque vérité.
> La nature m'enseigne aussi par ces sentiments de douleur, de faim, de soif, etc., que je ne suis pas seulement logé dans mon corps, ainsi qu'un pilote en son navire, mais, outre cela, que je lui suis conjoint très étroitement et tellement confondu et mêlé, que je compose comme un seul tout avec lui. Car, si cela n'était, lorsque mon corps est blessé, je ne sentirais pas pour cela de la douleur,

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Culture Générale
Le « je ne sais quoi »

> moi qui ne suis qu'une chose qui pense, mais j'apercevrais cette blessure par le seul entendement, comme un pilote aperçoit par la vue si quelque chose se rompt dans son vaisseau; et lorsque mon corps a besoin de boire ou de manger, je connaîtrais simplement cela même, sans en être averti par des sentiments confus de faim et de soif. Car en effet tous ces sentiments de faim, de soif, de douleur, etc., ne sont autre chose que de certaines façons confuses de penser, qui proviennent et dépendent de l'union et comme du mélange de l'esprit avec le corps. Outre cela, la nature m'enseigne que plusieurs autres corps existent autour du mien, entre lesquels je dois poursuivre les uns et fuir les autres. Et certes, de ce que je sens différentes sortes de couleurs, d'odeurs, de saveurs, de sons, de chaleur, de dureté, etc., je conclus fort bien qu'il y a dans les corps, d'où procèdent toutes ces diverses perceptions des sens, quelques variétés qui leur répondent, quoique peut-être ces variétés ne leur soient point en effet semblables. Et aussi, de ce qu'entre ces diverses perceptions des sens, les unes me sont agréables, et les autres désagréables, je puis tirer une conséquence tout à fait certaine, que mon corps (ou plutôt moi-même tout entier, en tant que je suis composé du corps et de l'âme) peut recevoir diverses commodités ou incommodités des autres corps qui l'environnent. »

L'agréable et le désagréable ne sont donc pas des connaissances des choses mais des connaissances de mon rapport aux choses. La commodité ou l'incommodité que j'éprouve ne peuvent pas devenir des objets de pensée mais, en tant que faits de conscience orientés par mon corps propre et sa situation dans le monde, ils ne sont pas neutres et indifférents. Il y a là un « je ne sais quoi » : quelque chose qui n'est pas rien, que je ne connais qu'en l'éprouvant m'arrache à l'indifférence et à la léthargie : « Quand j'examinais pourquoi de ce **je ne sais quel** sentiment de douleur suit la tristesse en l'esprit, et du sentiment de plaisir naît la joie, ou bien pourquoi cette je ne sais quelle émotion de l'estomac, que j'appelle faim, nous fait avoir envie de manger, et la sécheresse du gosier nous fait avoir envie de boire, et ainsi du reste, je n'en pouvais rendre aucune raison, sinon que la nature m'enseignait de la sorte » (ibid.)

La lucidité exige de ne pas prendre ce je ne sais quoi pour quelque chose de connaissable ; mais elle exige aussi de se livrer au sentiment et à ce qu'il indique. Il convient donc de comprendre que ce « je ne sais quoi » dans le sujet sentant correspond à un « je ne sais quoi » dans l'objet senti : « Il est donc évident,

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

lorsque nous disons à quelqu'un que nous apercevons des couleurs dans les objets, qu'il en est de même que si nous lui disions que nous apercevons en ces objets **je ne sais quoi** dont nous ignorons la nature, mais qui cause pourtant en nous un certain sentiment fort clair et manifeste qu'on nomme le sentiment des couleurs. Mais il y a bien de la différence en nos jugements. Car, tant que nous nous contentons de croire qu'il y a je ne sais quoi dans les objets (c'est-à-dire dans les choses telles qu'elles soient) qui cause en nous ces pensées confuses qu'on nomme sentiments, tant s'en faut que nous nous méprenions, qu'au contraire nous évitons la surprise qui nous pourrait faire méprendre, à cause que nous ne nous emportons pas sitôt à juger témérairement d'une chose que nous remarquons ne pas bien connaître. Mais lorsque nous croyons apercevoir une certaine couleur dans un objet, bien que nous n'ayons aucune connaissance distincte de ce que nous appelons d'un tel nom, et que notre raison ne nous fasse apercevoir aucune ressemblance entre la couleur que nous supposons être en cet objet et celle qui est en notre sens ; néanmoins, parce que nous ne prenons pas garde à cela, et que nous remarquons en ces mêmes objets plusieurs propriétés, comme la grandeur, la figure, le nombre, etc.. qui existent en eux de même sorte que nos sens ou plutôt notre entendement nous les fait apercevoir, nous nous laissons persuader aisément que ce qu'on nomme couleur dans un objet est quelque chose qui existe en cet objet, qui ressemble entièrement à la douleur qui est en notre pensée ; et ensuite nous pensons apercevoir clairement en cette chose ce que nous n'apercevons en aucune façon appartenir à sa nature. (*Principes de la philosophie* 70)

Il n'y a pas de risque d'erreur lorsque l'on s'abstient de juger. Celui qui a compris que ce qu'il éprouve ne correspond à rien de tel dans la chose ne se prononce pas sur une prétendue adéquation : il se contente d'évoquer le « je ne sais quoi » qui, dans la chose, suscite en lui cette « je ne sais quelle émotion ».

Ainsi se trouve fondée la possibilité d'une attention à la sensibilité affective, en dehors de la clarté et distinction de l'idée. La lumière de l'esprit n'est donc pas apte à illuminer toute chose : il y a des zones d'ombres invincibles, les qualités secondes, l'épreuve sensible de soi, les affects, le corps propre. L'expérience de la beauté relève de ce domaine :

> « Pour votre question, savoir si on peut établir la raison du beau, cela revient à ce que vous demandiez auparavant, pourquoi un son est plus agréable que l'autre, sinon que le mot de beau semble plus particulièrement se rapporter au sens de la vue. Mais généralement, ni le beau ni l'agréable ne signifient rien qu'un

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

> rapport de votre jugement à l'objet ; et parce que les jugements des hommes sont si différents, on ne peut dire que le beau ni l'agréable aient aucune mesure déterminée. Et je ne le saurais mieux expliquer, que j'ai fait autrefois en ma Musique ; je mettrai ici les mêmes mots, parce que j'ai le livre entre les mains : « Entre les objets d'un sens, le plus agréable à l'esprit, n'est pas celui qui est perçu par le sens avec le plus de facilité, ni celui qui est perçu avec le plus de difficulté. C'est celui dont la perception n'est pas assez facile pour combler l'inclination naturelle par laquelle les sens se portent vers leurs objets, et n'est pas assez difficile pour fatiguer le sens. « J'expliquais » ce qui est perçu facilement ou difficilement par le sens » comme, par exemple, les compartiments d'un parterre, qui ne consisteront qu'en une ou deux sortes de figures, arrangées toujours de même façon, se comprendront bien plus aisément que s'il y en avait dix ou douze, et arrangées diversement ; mais ce n'est pas à dire qu'on puisse nommer absolument l'un plus beau que l'autre mais, selon la fantaisie des uns, celui de trois sortes de figures sera le plus beau, selon celle des autres, celui de quatre, ou de cinq, etc. Mais ce qui plaira à plus de gens, pourra être nommé simplement le plus beau. »
>
> (*Lettre à Mersenne* du 18 Mars 1630)

Frédéric Laupies, professeur en classes préparatoires,
auteur de la *Leçon de philosophie sur la beauté*, PUF, collection Major.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021